

## COMPTES RENDUS

*Les Méditations cosmographiques à la Renaissance*, Paris, PUPS, 2009, 220 p. (« Cahiers V. L. Saulnier », n° 26).

Trois parties composées chacune de trois contributions, encadrées par une ouverture de Frank Lestringant et une conclusion de Jean-Marc Besse : on voit par cet ordonnancement rigoureux que la méditation, surtout cosmographique, est un exercice spirituel bien réglé.

Il est bien clair que le XVI<sup>e</sup> siècle européen n'a pas l'initiative de cette démarche spirituelle qui tend à éclairer le monde sensible par la parole divine, et réciproquement. Tout au long du Moyen Âge, le Songe de Scipion décrit par Cicéron, et surtout son commentaire développé par Macrobie, a servi de modèle et d'exemple au transport de l'esprit hors du monde pour mieux le regarder et prendre la mesure des choses et de soi-même. Repeint aux couleurs chrétiennes, ce morceau de bravoure de la littérature antique a nourri la contemplation monastique puis la prédication populaire, comme l'indiquent Patrick Gautier-Dalché et Angelo Cattaneo. Mais en dilatant et en globalisant la surface de la terre par les Grandes découvertes, la Renaissance a offert un champ nouveau à une méditation d'autant plus cosmographique désormais que la connaissance du monde et sa cartographie se sont prodigieusement élargies et approfondies. La rencontre entre les vérités de l'Écriture et le savoir contenu dans le grand livre du monde ne pouvait pas ne pas s'en ressentir. Les mots venant souvent à la suite des faits, ce n'est qu'en 1595 que Gérard Mercator a donné la sanction du mouvement en cours en intitulant son maître ouvrage *Atlas, sive Cosmographicae Meditationes de fabrica mundi et fabricati figura*. Au fond, dresser des cartes, comme le fait aussi superbement, expliquent Jörg Dünne et Georges Toliaas, l'Anversois Ortelius, conduit à s'interroger sur la présence humaine sur la terre, sur son itinéraire à la fois historique et spirituel, sur la convergence, dans le projet divin, entre le temps et l'espace. La mappemonde devient ainsi un instrument efficace de la *devotio moderna*. Plus généralement, comme ce recueil l'illustre par son iconographie, l'image planisphérique renforce désormais, par sa précision et sa beauté mêmes, la signification de l'Écriture, et aussi la possession de soi-même. « Ce grand monde, écrit Montaigne, c'est le miroir où il nous faut regarder pour nous connaître de bon biais. »

Laurent THEIS

*Faictz de Jesus Christ et du pape*. Présentation du livret par Reinhard BODENMANN, Genève, Droz, 2009, 78 p. (coll. « Cahiers d'Humanisme et Renaissance »).

Le pamphlet anonyme de 24 feuillets, dont le seul exemplaire conservé se trouve à la Bibliothèque de la S.H.P.F., est maintenant disponible en fac-similé, accompagné d'une dense présentation due à R. B. L'intérêt de ce livret est non seulement d'être un témoin d'un moment de la Réforme en langue française avant Calvin, mais aussi d'être un cas unique dans l'histoire du livre évangélique en français : il est en effet illustré de 34 bois qui sont le support de l'argumentation – l'opposition entre le Christ et le pape. À défaut de pouvoir identifier l'auteur du livret, R.B. restitue celui-ci dans son milieu de production – le réseau des « évangéliques » en rupture avec Rome, autour de Guillaume Farel, implanté au tournant des années 1520-1530 en Suisse francophone, avec l'imprimeur Pierre de Vingle à Neuchâtel. R.B. précise la